



Benoît Lacroix, *La foi de ma mère*, s.l., Bellarmin, 1999, 555 p.

Jean Simard

Volume 66, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006832ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006832ar>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

## ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this review

Simard, J. (2000). Review of [Benoît Lacroix, *La foi de ma mère*, s.l., Bellarmin, 1999, 555 p.] *Études d'histoire religieuse*, 66, 133–135.  
<https://doi.org/10.7202/1006832ar>

la couleur fondue dans la masse, le potier au langage de la terre et l'architecte aux propriétés du fer, de la brique et du béton. Chacun dans sa partie s'évertuait à respecter son matériau, au risque de surprendre, au risque d'être mal compris. Avec, en prime, la liberté d'expression conquise par l'art moderne, à mettre au service d'une plus grande clarté. L'art, dans cette perspective, ne dit pas tout, mais il doit dire avec force ce qu'il choisit de dire.

En élaguant beaucoup et en choisissant, ces artistes ont favorisé un retour à l'essentiel. Ils ont contribué à recentrer la religion sur les principaux mystères qui l'habitent. À mettre, en tout cas, de l'ordre dans la masse des représentations accumulées par les générations. Aujourd'hui, il est plaisant de constater à quel point ils anticipaient sur Vatican II.

Dans un texte simple et bien informé, Ginette Laroche retrace le cours de ce mouvement novateur dans ses principaux tenants et aboutissants. Elle parle des précurseurs français, du rôle joué par les communautés religieuses, les écoles d'art, les regroupements d'artistes. Elle procède au repérage des chefs de file et des artistes de ce mouvement et n'omet pas de souligner l'apport conjugué des disciplines impliquées. Son travail est d'une grande utilité. C'est l'oeuvre d'une grande pionnière. Il s'inscrit d'emblée dans les vues du Musée du Québec dont la raison d'être principale est de faire connaître et de conserver les oeuvres dignes de passer à la postérité.

Bruno Hébert,  
Résidence Saint-Viateur.

\* \* \*

Benoît Lacroix, *La foi de ma mère*, s.l., Bellarmin, 1999, 555 p.

En 1986, Benoît Lacroix faisait paraître *La Religion de mon père*. Le titre de son dernier livre, *La foi de ma mère*, peut laisser croire que l'homme de cœur aurait coupé au couteau, dans deux essais séparés, la religion «exhibitionniste, jaseuse et raisonneuse» du père et la foi «largement confidentielle que soutient une religion féodale du devoir et du mystère» de la mère. Il n'en est rien. Dans le premier, Benoît Lacroix réunissait les textes d'une trentaine d'études et de conférences datant des années 1971-1984 sur la religion populaire des Québécois et qu'il dédiait pour ainsi dire à son père.

Dans *La foi de ma mère*, le fils de Rose-Anna Blais et de Caius Lacroix peint une grande fresque de ce que fut le sentiment religieux vécu et partagé par l'immense majorité des Canadiens français de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle jusque dans les années 60. Nous devrions même dire que la fresque est peinte à trois: l'auteur lui-même, né en 1915, qui a observé spontanément les siens à Saint-Michel de Bellechasse quand il était jeune, puis

tanément les siens à Saint-Michel de Bellechasse quand il était jeune, puis plus méthodiquement à la manière d'un ethnologue quand il descendait de Montréal avec son habit de dominicain, mais aussi sa mère et son père, des «habitants des Hauts de Bellechasse», nés respectivement en 1882 et 1883 et dont la parole colorée est généreusement mise à contribution.

Le fils reconstruit avec intelligence et sensibilité la vision que ses parents se faisaient de la terre et du ciel, vision résultant d'une traduction à l'échelle très humaine du plan divin où le code de discipline diocésaine réglait le rythme des saisons, des travaux et des jours sans laisser de répit. Comme disait sa mère: «Le Bon Dieu, c'est le Bon Dieu. Il faut être propre pour le rencontrer. Tu te laves bien avant de t'endimancher. C'est la même chose avant d'aller communier, tu vas à confesse». Et ainsi de suite dans les quinze chapitres partagés en trois grandes parties qui traitent du temps, de l'espace et des personnes sacrées. Il y a le temps du salut, celui de Noël, de Pâques, le temps du péché, du Sanctoral, puis le temps de la vie quotidienne où le ciel touche facilement à la terre de Bellechasse: «Ma mère soulignera au besoin qu'elle a travaillé «toute la sainte journée». Et lui, papa, continuera à proclamer que labourer en mai comme bûcher du bois en hiver, «ça fait des sacrées bonnes journées». L'espace est à l'échelle cosmique quand le curé parle du ciel, du purgatoire et de l'enfer, mais il est aussi sacré aux niveaux de la paroisse et de la maison. Au retour d'un pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré à bord du *Champion*, se souvient Benoît Lacroix, «nous regardons les Laurentides s'éloigner peu à peu de nous. L'Île d'Orléans contournée, à mesure que nous enfilons les vagues, le clocher de Saint-Michel semble venir à notre rencontre pour nous accueillir. Nous avons l'impression, sinon la certitude, que nous habitons un pays sacré, le plus sacré qui soit». Les personnes sacrées ne sont pas qu'au ciel. Il y a aussi celles qui s'y destinent, surtout le pape à Rome mais encore toutes les autres qui portent la robe: l'évêque de Québec, le curé, les frères et les sœurs de Saint-Michel. Quatre cents pages d'écriture lumineuse complétées d'annexes sur la généalogie familiale, la chronologie paroissiale, l'Ordinaire de la messe et un lexique de trois cents mots du vocabulaire religieux compilés par Lucille Côté, présidente de Mission patrimoine religieux, corporation vouée à la promotion du patrimoine matériel et immatériel des communautés religieuses du Québec.

Au seuil de son livre, l'auteur dit son admiration «à toutes les personnes qui, à l'aube de ce nouveau millénaire, demeureront attentives à tout ce qui a trait à notre mémoire collective». Remercions à notre tour Benoît Lacroix d'avoir accompli son devoir de fils et d'ethnologue. À l'instar du dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, son voisin du même âge, il décrit un monde qu'il a vu s'évanouir sous ses yeux et que lui seul pouvait reconsti-

tuer par la lettre et par l'esprit. Il s'agit à n'en pas douter de son meilleur livre.

Jean Simard,  
Université Laval.

\* \* \*

Michel Lagrée, dir., *Chocs et ruptures en histoire religieuse (fin XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998, 217 p.

L'Irlande, le Québec, la Pologne, la Suisse, la Vénétie, les France lyonnaise et bretonne sont quelques-uns des espaces de l'archipel catholique au XIX<sup>e</sup> siècle. Partout, des faits politiques, économiques et sociaux exercent des impacts parfois durables sur l'Église et la vie religieuse des populations. Partout se produisent des événements dont on peut se demander s'ils sont structurants. En d'autres mots, quels effets les crises qui se sont développées dans chacune de ces régions ont-elles sur la religion ? Ces chocs provoquent-ils des ruptures ou servent-ils à consolider le passé ? Ce livre fournit des réponses et indique des pistes.

Il est le fruit d'un colloque tenu à Rennes, les 1<sup>er</sup> et 2 juillet 1997, à l'invitation de Michel Lagrée qui a déjà donné le signal d'envoi dans un article intitulé «Du bon usage des 'chocs' en histoire religieuse», *Études sur la Bretagne et les pays celtiques*, 1995: 133-147. Il signe l'avant-propos et la conclusion d'un ouvrage qui fait le point sur l'historiographie religieuse abordée dans cette perspective. S'y lit également l'existence de débats sur la nature des changements, des informations sur les méthodes et les sources de la recherche. Enfin, l'enrichissement vient du comparatisme et de l'approfondissement des problématiques auquel cette approche contribue, notamment en ce qui concerne l'histoire religieuse du Québec. Le présent compte rendu ne retient cependant que cinq des onze communications, laissant de côté le catholicisme intransigeant fait d'une obéissance étroite à l'autorité quelle qu'elle soit, papophile également, qui se rencontre en Vénétie; rien non plus sur le dynamisme catholique lyonnais de l'après Révolution, peu durable, nous dit Philippe Brouty. Le bastion catholique de l'Ouest armoricain offre également plusieurs points de comparaison que sait faire ressortir Michel Lagrée, certainement parmi les meilleurs connaisseurs du catholicisme québécois. La comparaison atteint enfin les clergés bretons et québécois, ici largement ramené à Groulx fait «séparatiste» (Catherine Pomeyrols, p. 206), ce qui reste à démontrer, puis raciste et antisémite virulent (p. 196) grâce au recours aux thèses les plus contestées des dernières années. Heureusement il y a mieux à dire de notre historiographie religieuse.

Elle s'est enrichie au cours des dernières années d'un débat autour du «réveil religieux» qui survient au lendemain des rébellions de 1837-1838.